

INTRODUCTION

On dit souvent que les livres font voyager. Et que les voyages forment la jeunesse ...

Ces témoignages sur le Diois de 1940 à 1970 nous emmènent à travers un pays modelé et protégé par des montagnes, parfois hautes, comme le Vercors. Les portes d'entrée sont étroites : cols du Rousset, de Grimone, de Menée, de Cabre, pertuis de Rémuzat sur les gorges de l'Aigues, vers Nyons, et enfin, vallée de la Drôme qui ouvre vers Valence.

Ce pays abrite Die, Châtillon-en-Diois, mais aussi quantité de villages souvent très isolés. Les atteindre par la route, passer de l'un à l'autre, sont un plaisir pour qui aime y consacrer la journée. Aussi le commentaire prendra-t-il parfois une allure de carnet de route...

Mais l'idée, en passant les cols, est de remonter le temps pour revivre une époque où chacun de ces villages, presque chaque hameau, avait son école ! Il s'agit d'entrer en classe avec l'institutrice et, par la fenêtre, regarder l'évolution en trente ans de la vie au village.

« Avec l'institutrice », parce qu'ici le féminin l'emporte sur le masculin : 27 à 9 ! D'emblée, une explication à cela : dans les classes uniques des villages reculés, il fallait enseigner la couture aux filles. Ces 36 « paroles d'instit » sont complétées par quelques autres, d'anciens de tel ou tel village. À l'exception de deux courriers reçus, toutes ont fait l'objet d'une rencontre au moins, suivie d'écriture, puis d'une relecture et correction par la personne concernée. Pour qui aime travailler à l'écoute, une écriture ainsi peuplée est un bonheur.

Si les instituteurs et institutrices ont totalement épousé la vie des villages, ils ont aussi exercé leur capacité de recul (ils

ÉCOLES EN DIOIS

venaient d'ailleurs, étaient « nommés » là) pour observer, noter les transformations de la société rurale de la guerre jusqu'à Mai 68. Une date sur laquelle nous refermerons ce recueil, avec la réforme de l'Éducation nationale. Enfin, qu'on ne s'étonne pas de faire plusieurs fois un même circuit dans le Diois, mais à des époques différentes : l'ordre chronologique ayant prévalu sur l'unité géographique, une première série de témoignages couvre la période 1940-1950, une deuxième la décennie suivante, la troisième, les années soixante. En même temps, ce recueil ne pouvait pas être exhaustif : tous les témoins ne sont plus là ; qu'aux absents les pages qui suivent rendent hommage !

Étrangement, il semblera qu'apparaissent d'autres personnages encore, moins habituels, plus symboliques, mais qui jouent aussi des rôles de premier plan : le Certificat d'études primaires en quelque sorte personnifié, la montagne en tenue d'hiver, l'inséparable bicyclette, ou le providentiel annuaire des Postes... Ce n'est pas une fiction.

Enfin, si ce voyage m'a été possible au cours du printemps 2004, c'est grâce à l'amitié de Bernard et Monique Guilbaud. Je veux les remercier tout particulièrement, pour leur hospitalité et leur soutien chaque jour. Je remercie également, dans leur foulée, tous ceux et celles qui m'ont ouvert leurs portes et leurs sources.

PREMIÈRE PARTIE

L'ombre des planeurs

Dans ce livre, il semblait évident que les premiers mots seraient prononcés par une femme, institutrice. Doyenne de ses collègues, il lui sembla sur sa terrasse du chemin de Vaux, à Die, que ses souvenirs de l'école étaient difficiles à ordonner. Un soleil de plomb cernait la maison. On venait de la rouvrir pour l'été, et après un an d'absence le jardin était revenu à l'état sauvage. Elle y regardait jouer deux jeunes enfants.

MOLIÈRES-GLANDAZ, PONET-ET-SAINT-AUBAN, CHAMALOC

Laurence Perrier

JE SUIS SORTIE DE L'ÉCOLE NORMALE EN 1939, alors que la guerre était déclarée, et j'ai commencé par remplacer un instituteur mobilisé sur le front. Cela se passait à Marignac-en-Diois.

Après cela j'ai été nommée à l'école de Molières-Glandaz, au grand dam d'une collègue plus âgée qui attendait le poste; évidemment, l'année suivante j'ai dû lui céder la place. J'ai enseigné alors à Ponet-et-Saint-Auban, pendant deux ans. Il y avait là une classe unique d'une vingtaine d'élèves, en grande majorité des enfants d'agriculteurs: les gens de Ponet-et-Saint-Auban vivaient essentiellement du travail de la terre. Au village, le principal point de rendez-vous était le café. Moi, je n'habitais pas sur place, mais à Die, où mon mari était professeur au collège. Et comme il était difficile en pleine période de restriction de trouver de l'essence, et que notre voiture était sur cale, je faisais toutes mes routes à vélo.

Pendant la seconde partie de la guerre, j'ai été nommée institutrice à Chamaloc, à sept kilomètres de Die sur la route du col du Rousset. Les restrictions n'avaient toujours pas été levées mais mon mari, qui s'était fait prêter une vieille guim-

barde par mon père, m'*avançait* sur la route : il mettait mon vélo sur la voiture, tôt le matin, me conduisait jusqu'en haut de la petite côte qui domine Chamaloc, à la *Roche*, et me « larguait » là avec mon vélo ; pendant qu'il se pressait de repartir au collège, je n'avais plus qu'à descendre en roue libre jusqu'au virage avant le pont ; puis, je remontais une centaine de mètres et en passant, je récupérais la clef de l'école que j'avais laissée la veille chez M^{me} Lapeine.

M^{me} Lapeine était la gardienne de la « cabine téléphonique » : l'appareil se trouvait dans une cabane à l'entrée de sa ferme. Il me semble qu'elle percevait le prix des communications, mais je n'ai jamais eu à utiliser la cabine. Je passais juste prendre la clef de l'école.

Je me suis sentie bien accueillie dans ce village, et j'ai bien aimé tous les petits. Ils étaient une classe unique d'une quinzaine, dont l'actuel maire du village. Une fille de quatorze ans se préparait au Certificat d'études. Il ne m'était guère possible de rester avec elle le soir pour l'aider, parce que je me dépêchais de redescendre à vélo jusqu'à Die : je ne pouvais faire garder mes enfants plus tard.

Ceci étant dit, Chamaloc était un poste assez tranquille. J'aimais le calme de ces enfants de la campagne, qui semblaient tout juste éclos. Les plus éloignés venaient de quelques maisons perchées au-dessus de la *Roche*. Comme tous les autres habitaient au village, ils rentraient chez eux à midi. Aussi, après avoir mangé en vitesse, j'avais du temps pour préparer mon travail de l'après-midi ou du lendemain, et ainsi je déchargeais mes soirées à la maison.

Le village vivait surtout de l'exploitation de la lavande, et tout le monde en faisait. On la distillait sur place. Les gens avaient aussi quelques moutons... J'étais bien accueillie par tous. Bien sûr je ne restais pas là le soir, et le midi j'avais peu de temps, mais j'étais souvent invitée à boire un verre : les

gens du village n'ont jamais manqué de m'offrir à boire. Le maire de l'époque était tenté d'utiliser l'école pour ses meetings, mais je ne le laissais pas faire ! Il m'est arrivé de le reprendre vertement. Mais nous sommes restés en bons termes.

Parmi les personnes que je connaissais bien, il y avait aussi M^{me} V. : elle était descendue du col du Rousset, où son mari avait exercé le métier de cantonnier, et en même temps d'hôtelier : son hôtel, qui se trouvait à droite juste avant le tunnel, a aujourd'hui disparu¹. De l'autre côté du tunnel se trouvait le bistrot de M^{me} B., lieu de rendez-vous des forestiers mais bientôt aussi des premiers skieurs. Car les gens, après guerre, ont commencé à faire du ski là-haut...

À Die, mon mari et moi avons participé à une amicale appelée « Société des Ours de Glandasse » (ODG), qui possédait un chalet sur la montagne de Beure, au-dessus du col du Rousset. Le *chalet des Ours* était notre lieu de rendez-vous : nous y montions avec les gazogènes, avec du bois, avec tout un chargement ! À la fin de la guerre, les Allemands l'ont incendié, mais nous l'avons reconstruit, et il existe toujours aujourd'hui. Nous avions aussi des réunions à Die, toutes les semaines. Le président de la Société était M. Audra, directeur de l'entreprise de meubles.

Nous avons passé toute la période de la guerre à Die. De temps en temps, des Allemands passaient, mais c'était le plus souvent pour se rendre ailleurs. Ils ne sont vraiment venus à Die qu'à la fin de la guerre...

Après la guerre, comme je ne parvenais pas à obtenir de poste à Die, et qu'il valait mieux pour leurs études que nos enfants soient à Grenoble, nous sommes partis habiter là-bas...

1. À l'emplacement actuel du parking du belvédère.

L'OMBRE DES PLANEURS

On changea alors de conversation, car Laurence Perrier se mit à commenter les photos de ses petits-enfants... Ils étaient devenus son horizon. Ses souvenirs d'institutrice étaient trop lointains, maintenant. Une autre ancienne était tout naturellement appelée à prendre le relais :